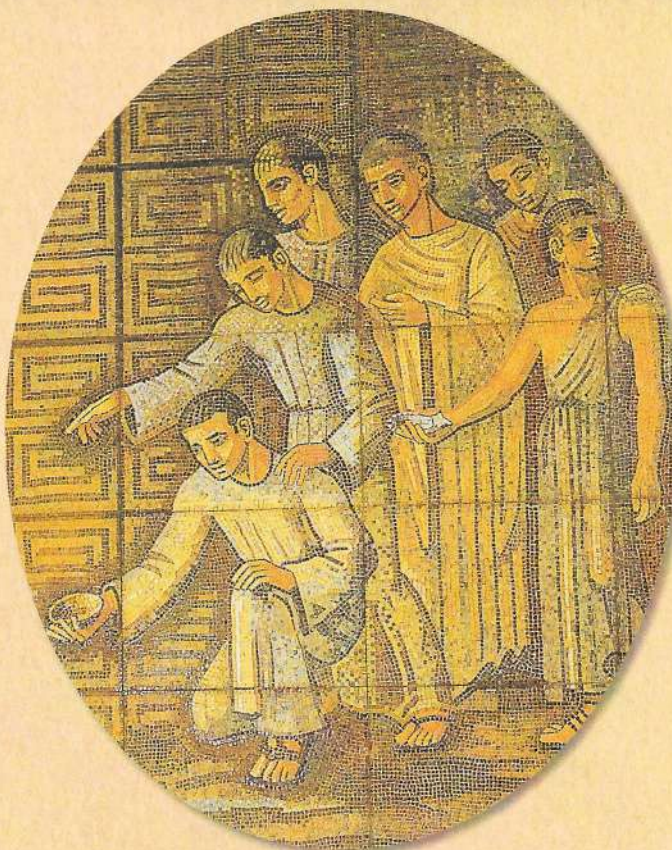


AFHIP

Association française
des historiens des idées politiques



Éducation des citoyens, éducation des gouvernants

*Actes du Colloque international de l'AFHIP
(Aix-en-Provence, 19 et 20 septembre 2019)*

Volume XXVII

Presses Universitaires
d'Aix-Marseille 

L'ÉDUCATION DANS LE VOYAGE DE NIELS KLIM DANS LE MONDE SOUTERRAIN

par

Jacques BOUINEAU
Professeur, Université de La Rochelle

Voici une dizaine d'années, nous avons consacré quatre études à Ludvig Holberg¹, qui ont toutes été publiées². Pourquoi donc en commettre une cinquième sur le thème de l'éducation, alors que l'auteur est si peu connu en France ?

Ludvig Holberg, dont on trouvera les éléments biographiques dans les études susdites, est un Danois légèrement plus âgé que Voltaire, à l'esprit aussi vif que le sera celui du Français, qui ne recule pas devant l'esprit philosophique, avec toutefois une mansuétude bien plus grande (ce n'est pas difficile) que Voltaire. Dans le voyage³ qu'il effectue dans le monde souterrain, et qui lui permet, selon la mode du

¹ La première à l'occasion du XX^e colloque de l'AFHIP, tenu à Poitiers en mai 2009 sous le titre « Un dialogue juridico-politique : le droit naturel, le législateur et le juge » ; la deuxième la même année 2009 dans le colloque du CEIR, qui s'est tenu à La Rochelle en octobre sous le titre de « Navires et gens de mer » ; la troisième présentée devant le XXI^e colloque de l'AFHIP, qui s'est déroulé à Aix-en-Provence en septembre 2010 sous le titre « L'influence politique et juridique des îles Britanniques en Europe » et la quatrième, qui a été offerte en 2012 au premier numéro de la toute nouvelle revue en ligne *Historia e jus*, dirigée par Paolo Alvazzi del Frate depuis l'Italie.

² La première sous le titre « Lecture européenne du droit naturel », Aix-en-Provence, PU, 2010, p. 159-172 ; la deuxième sous le titre « Navires et gens de mer chez Holberg », in Philippe Sturmel (dir.), *Navires et gens de mer du Moyen Âge à nos jours*, Paris, L'Harmattan, « collection Méditerranées », 2010, p. 161-173 ; la troisième sous le titre « Swift, modèle de Holberg ? », Aix-en-Provence, PU, 2012, p. 93-108 et la quatrième sous le titre « Ludvig Holberg et la question religieuse », http://www.historiaetius.eu/uploads/5/9/4/8/5948821/bouineau_1.pdf

³ Ludvig HOLBERG, *Voyage de Niels Klim dans le monde souterrain*, Paris, Corti, 2000 (nouv. éd.), 258 p. – désormais *Voyage...* Pour une bibliographie complémentaire, on se reportera avec profit à Sigrid Peters, *Ludvig Holbergs Menippeische Satire. Das ‚Iter subterraneum‘ und seine Beziehungen zur antiken Literatur*, Frankfurt am Main – Bern – New York, Peter Lang, 1987, 189 p., mais aussi à la très belle étude de Aage Kragelund, *Holberg og Seneca*, København, Gad, 1983, 148 p. – seule parmi les travaux de cette nature que nous ayons à la BnF de cet auteur –. Pour les éditions latines de l'œuvre, il en existe trois en France à la bibliothèque de l'Arsenal : *Nicolai Klimii iter subterraneum novam Telluris Theoriam ac hisotiram quintae monarechiae adhuc nobis incognitae exhibens e bibliotheca B. Abelini*, Hafniae et Lipsiae : sumptibus J. Preussii, 1741, 380 p. et pl., *Nicolai Klimii iter subterraneum novam Telluris Theoriam ac hisotiram quintae monarechiae adhuc nobis incognitae exhibens e bibliotheca B. Abelini*, Hafniae et Lipsiae : sumptibus C. G. Mengelin, 1745 (2a ed.), 382 p., et *Nicolai Klimii iter subterraneum novam Telluris Theoriam ac hisotiram quintae monarechiae adhuc nobis incognitae exhibens e bibliotheca B. Abelini*, s. l., 1766 (dont deux sont en double dans le site de Tolbiac : celles de 1741 et de 1745). Pour ceux qui lisent l'islandais, il faut signaler la réédition de la traduction - effectuée dès 1745 par Jón Ólafsson – de Jón Helgason, *Ludvig Holberg, Nikulás Klím*, Kaupmannahöfn, Íslenzka fræðafélag, 1948, XVIII +

temps (l'ouvrage date de 1725 environ), de donner en filigrane son sentiment sur le bon système politique en stigmatisant les abus les plus criants de ceux qu'il épingle, le héros de ce voyage, Niels Klim, est à plusieurs reprises confronté à la question de l'éducation. Les critiques contre l'université⁴ du temps de Ludvig Holberg sont précises et sans appel.

Outre l'intérêt évident qu'il y a pour un public francophone à connaître une des œuvres qui transmet l'esprit des Lumières vers le nord⁵, au-delà de l'accueil favorable que nos précédentes communications ont reçu dans les colloques précités, il n'est sans doute pas superflu de parfaire un tableau d'histoire européenne des institutions dans l'esprit des travaux que nous poursuivons depuis la parution de notre traité⁶ et selon la logique intellectuelle développée en 2014⁷.

Un exemple tiré du texte va permettre de comprendre immédiatement dans quel esprit Holberg écrit. Il commence par expliquer que les postes les plus importants doivent être occupés par les personnages⁸ les plus compétents. Disant cela il désavoue implicitement le système des offices, largement développé dans toute l'Europe de l'époque et plus encore le triomphe de la superficialité, dont il charge particulièrement l'esprit français il est vrai – cf. *infra* – mais qui se rencontre dans toutes les monarchies et qui, pour un Scandinave tel que lui, constituent évidemment une rupture avec la culture originelle des pays du nord, fondée sur le dialogue et l'égalité entre les hommes. La condamnation de la facilité d'élocution est sans appel : « Le fait que les discours soient prononcés trois fois venait de l'extrême lenteur avec laquelle ce peuple comprenait les choses, ce qui faisait d'ailleurs son originalité parmi les autres nations de la planète⁹... »

Par conséquent, le but des structures d'enseignement sera de mettre en adéquation les structures avec les élèves, là où dans le sud de l'Europe on met en adéquation des élèves avec des structures. Nous verrons plus loin quels sont ces établissements d'enseignement, contentons-nous pour l'instant de voir quelle est leur philosophie : « étudier le potentiel et les affinités de chacun en sondant le cœur et l'âme des jeunes

337 p., qui comporte un remarquable index. En français, nous disposons, outre l'édition de 1949 citée dans nos précédentes études, de celle de Éric Lugin, *Le voyage souterrain de Nicolas Klim relaté par Éric Lugin d'après le roman en latin du baron de Holberg*, Neuchâtel, Nouvelle bibliothèque, 1954, 269 p., qui est en fait une traduction, précédée d'une préface où sont présentés l'auteur et l'œuvre.

⁴ Mais l'université danoise était de plus médiocre qualité encore que l'université française.

⁵ En dépit des coups de griffe que Ludvig Holberg distribue au royaume de France, il éprouvait pour la culture française une réelle estime. Il est, par exemple, le traducteur du théâtre de Molière en danois et il a lui-même écrit des pièces dans le même esprit.

⁶ *Histoire européenne des institutions*, Paris, Litec, 2004 et 2009, 2 vol.

⁷ J. Bouineau, « L'histoire européenne des institutions », in J. Krynen et B. d'Alteroche (dir.), *L'Histoire du droit en France. Nouvelles tendances, nouveaux territoires*, Paris, classiques Garnier, 2014, p. 205-221.

⁸ L'exemple que nous prenons est tiré du passage de Niels Klim dans le royaume de Potu, dont les habitants sont des arbres.

⁹ *Voyage...*, p. 25.

arbres¹⁰... » C'est-à-dire que l'on aura à l'esprit l'idée qu'il convient de partir des destinataires de l'enseignement et non pas de la puissance d'un Verbe à transmettre. La culture luthérienne joue incontestablement, qui annonce les efforts du pasteur Grundtvig et plus généralement les établissements d'enseignement pour adultes et la formation tout au long de la vie.

Pour aborder la question de l'éducation chez Holberg à la manière d'un historien européen des institutions, il nous appartiendra « de rendre, avec un regard extérieur nécessairement..., l'esprit de l'institution observée¹¹ ». Ce qui signifiera pour nous montrer en quoi le système dépeint par Holberg dépasse la simple critique d'une institution scolaire et universitaire très défailante pour faire en vérité passer des convictions philosophiques, certes dans l'air du temps¹², mais aussi tributaires d'une culture danoise. Nous entendons par là un système empirique, ce qui est un trait de l'esprit scandinave. Énoncée avec humour, cette conception peut se résumer de la manière suivante¹³ : « Les Docteurs ès droit dispensent leur science à des prix variables selon la nature des faits. Par exemple, ceux qui enseignent comment mener et gagner des affaires indéfendables, se font payer vingt stercolats¹⁴ ; en revanche, ceux qui enseignent comment mener des affaires plausibles n'en prennent que dix¹⁵. »

L'esprit que Ludvig Holberg pense devoir présider à l'enseignement est donc celui d'une adéquation entre des compétences et une profession ; nous sommes très éloignés de l'idée d'une vocation à enseigner destinée à inscrire les jeunes dans une culture préexistante¹⁶.

Toutes ces remarques nous conduiront à nous demander dans un premier temps comment fonctionnent les structures d'enseignement qu'il décrit avant de voir quel en est l'esprit grâce aux modalités d'enseignement qu'il préconise.

Comme dans toute la culture de l'École depuis le Moyen Âge, les arguments d'autorité s'imposent au Danemark jusqu'au règne de Charles XI. Ils sont tirés comme ailleurs d'Aristote et de Cicéron. Et comme dans tous les royaumes luthériens, ils proviennent aussi du dogme de Luther. Et pourtant, « les années 1660-1720 marquent sur le plan intellectuel et scientifique le passage décisif aux Temps modernes¹⁷. » La raison et la loi naturelle envahissent les lieux de savoir, mais la religion reste intacte.

¹⁰ *Voyage...*, p. 26.

¹¹ J. Bouineau, *op. cit.*, p. 216.

¹² Mais Ludvig Holberg écrit une quarantaine d'années avant la parution de *l'Émile* (1762).

¹³ Niels Klim se trouve alors au royaume du Firmament, qui ne fonctionne pas du tout avec les mêmes valeurs que celui de Potu – la vitesse, par exemple, y est à l'honneur –, mais cependant le regard porté par l'auteur est de même nature : celui d'un homme du nord.

¹⁴ Le stercolat vaut deux écus.

¹⁵ *Voyage...*, p. 149.

¹⁶ On notera bien sûr que cela ne signifie pas privilégier un quelconque épanouissement individuel au détriment d'une norme collective ; cela consiste tout au plus à rechercher la compétence effective que les jeunes peuvent posséder afin de la développer.

¹⁷ J.-F. Battail, R. Boyer et V. Fournier, *Les sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, PUF, 1992, p. 176.

Chez Ludvig Holberg, on verra à plusieurs reprises que le luthéranisme est assimilé au bon sens et que l'obscurantisme et la superstition sont rapprochés du catholicisme. Dans son *Voyage...*, Niels Klim rencontre des institutions et des professeurs à l'égard desquels il se montre très critique. « Lorsque dans les années 1720 Holberg brocarde l'institution universitaire copenhagoise, il force à peine le trait¹⁸ », l'université danoise n'a pas été bouleversée par le cartésianisme et la tradition la plus étriquée préside aux études, dispensées par un *polyhistor*¹⁹ qui, étant susceptible de tout enseigner, n'approfondit rien en réalité.

Dans son *Voyage...* Niels Klim rencontre trois sortes d'institutions d'enseignement : des lycées, des institutions spécialisées et des universités.

Le premier lycée dont il fait état est celui de la seconde ville du royaume de Potu, Keba. Semblable dans l'aspect aux lycées des Terriens, on le qualifie aussi d'Académie. Il a pour vocation l'enseignement des arts et des lettres et se trouve pourvu d'un amphithéâtre. La différence tient évidemment à la précision de l'auteur : on y enseigne « remarquablement²⁰ ».

En effet, un peu plus loin dans le texte²¹, Ludvig Holberg précise ce que sont les lycées du royaume de Potu, qui se rencontrent en fait dans « chaque grande ville », et qu'il qualifie maintenant de « grands séminaires ». Ce sont des établissements dans lesquels « on s'efforce de découvrir les aptitudes des jeunes et les disciplines scientifiques de prédilection de chacun. » Toute la vision pédagogique de l'auteur se trouve dans ces mots. Tout son texte est en effet traversé par une critique assassine des contenus et méthodes d'enseignement des institutions de son temps. La principale trouve ici sa raison d'être : substituer à un enseignement théorique un enseignement pratique, « scientifique ».

Mais l'auteur va encore plus loin, puisqu'il promeut l'enseignement professionnel, en proposant des modèles qui jouent le rôle d'*exempla*. Il s'agit tout d'abord des « quatre fils du plus grand pasteur du pays », qui apprennent « l'art de la guerre ». Il en nomme ensuite quatre autres, fils de bourgmestre, qui apprennent « l'artisanat ».

En outre, cet enseignement de lycée est destiné aux garçons et aux filles « car on ne retient que les dons de chacun, non pas le statut ni le sexe. » Et qu'apprennent ces jeunes filles ? La « marine ».

Cette présentation de Ludvig Holberg est intéressante dans la mesure où, sauf erreur de notre part, elle est sinon la première, du moins une des premières à promouvoir une alternative à l'enseignement classique. Elle offre en outre l'avantage, sur le plan politique, de voir la manière dont ces systèmes, qui triomphent aujourd'hui, se sont constitués : par symétrie inverse à la réalité de leur temps. C'est-à-dire que l'on est dans le mécanisme très classique d'élaboration d'une idéologie, qui commence par se former en assimilant ce qui existe au Mal et ce qu'elle propose au Bien. On se

¹⁸ *Ibid.*, p. 177.

¹⁹ J. Bouineau, *Traité d'histoire européenne des institutions (xvr^e-xx^e siècle)*, Paris, Litec, 2009, p. 317.

²⁰ *Voyage...*, p. 33.

²¹ *Voyage...*, p. 79.

trouve aussi en face d'un auteur de son temps, homme des Lumières, qui construit sa critique en prenant le contre-pied des systèmes politiques alors en place²².

Avant les grands séminaires, c'est-à-dire les lycées, se rencontrent des séminaires qu'il nomme « séminaires locaux²³ ». Leur fonction consiste à « étudier le potentiel et les affinités de chacun en sondant le cœur et l'âme des jeunes arbres²⁴ ». C'est-à-dire que, fidèle à sa philosophie, Ludvig Holberg pense que l'on doit d'abord découvrir les vertus et talents de chacun afin d'orienter tout le monde vers une voie, au lieu d'offrir à tous un modèle auquel se conformer.

Quel n'est pas notre étonnement alors de lire dans un autre passage les mots suivants : « Aussi longtemps que je fréquentai les séminaires, on s'occupa autant de mon anatomie que de mon esprit et, curieusement, on se donna beaucoup de mal pour me faire ressembler autant que possible à un arbre au point de me parer de fausses branches, ce qui, à n'en pas douter, était d'un bon goût sublime²⁵. » On ne peut s'empêcher de penser aux cours de marxisme-léninisme que tout étudiant se devait de suivre dans les universités soviétiques en début de chaque formation. Cette impression est confirmée par une sorte de suivi pédagogique opéré par le logeur de Niels Klim, puisque nous dit l'auteur « tous les soirs, lorsque je revenais du séminaire, mon hôte s'entretenait avec moi sur des sujets divers. » Sans doute à son corps défendant, Ludvig Holberg met en place un système aussi idéologique que celui de n'importe quel système d'enseignement, dont l'objectif est de faire entrer les valeurs du moment dans la tête des élèves.

Mais cet enseignement demeure pratique. Ainsi, dans le pays de Mézendore, le pays des « animaux et végétaux intelligents²⁶ », il existe un séminaire particulier « destiné aux veaux, c'est-à-dire aux cadets, où l'on forme tous les amiraux et choisit tous les officiers²⁷. » Toutefois, et en dépit de cette règle générale, certains animaux sont naturellement destinés à certaines fonctions : « les philosophes, et surtout les grammairiens, sont des boucs : d'une part leurs cornes leur permettent d'embrocher les opposants ; d'autre part leur barbichette, vénérable, fait leur distinction. »

En fonction des critères qui sont les nôtres aujourd'hui, on serait tenté de penser que même si Holberg semblait ouvert sur un enseignement démocratique, puisqu'il permettait la formation des filles, il se montre maintenant « passéiste » en affectant une catégorie d'individus à une fonction donnée, ce qui le ferait qualifier à l'évidence de raciste. Ce serait oublier, d'une part, qu'il y a vraisemblablement chez Holberg une adaptation des catégories de Platon – le philosophe n'est plus roi, mais

²² Mais c'est ainsi que les chrétiens avaient procédé à l'égard de Rome sur bien des points, tout comme les musulmans, ou comme le feront les marxistes plus tard, ou les adeptes de la décroissance ou du veganisme de nos jours.

²³ *Voyage...*, p. 28.

²⁴ On se souvient que le royaume de Potu est habité par des arbres.

²⁵ *Voyage...*, p. 29.

²⁶ *Voyage...*, p. 173.

²⁷ *Voyage...*, p. 174.

bouc – et d'autre part qu'il est toujours erroné d'appliquer sa manière de penser à un autre temps. Dans la veine de la philosophie des Lumières, le but de l'auteur est de disqualifier les abus de son époque et qu'il stigmatise l'exclusion des femmes ou la prédominance des grammairiens, il suit le même mouvement, celui de la critique de l'ordre établi.

En tant qu'institutions, il consacre fort peu de développements aux universités²⁸. En revanche, elles ne cessent d'apparaître comme symbole de la stupidité du système d'enseignement, tel que nous le verrons au fil de la présentation.

C'est à la fin de l'ouvrage, au début de la cinquième monarchie²⁹, que Niels Klim fait fonder une université à Qvama par 12 tiges érudits, dans la bibliothèque desquels il trouve un livre qui ne peut évidemment que faire penser à celui que Ludvig Holberg est en train d'écrire : *Le voyage de Tanian (nom considéré comme imaginaire) sur la Terre, ou description de ses États et royaumes, précisément en Europe*, auquel manquent les pages qui racontent le voyage aller et retour sur terre, à cause des grandes consultations qui avaient été faites de l'exemplaire.

La création de cette bibliothèque permet à l'auteur de dire ce qu'il pense de la production universitaire européenne : « Les imbéciles sont ceux qui pondent des livres, comme si les générations à venir devaient être au courant de leur stupidité³⁰. » Ce peu d'estime tient à la manière dont sont délivrés les diplômes en Europe : plus on paie, plus on a un grade élevé. Ce n'est évidemment pas Ludvig Holberg qui le dit, ni même Niels Klim, mais Tanian. La technique du regard en abyme autorise de donner libre cours à une façon de faire qui sera celle de l'Encyclopédie³¹.

Quoi qu'il en soit, le détour par la bibliothèque universitaire de Qvama, lui permet de stigmatiser tout à la fois le ridicule des distinctions humaines, les fausses religions et l'arrogance universitaire³². Et cela nous permet, à nous qui le lisons, de mesurer combien la seule vérité qu'il ne remet pas en cause – la supériorité du luthéranisme – est à la fois fondatrice et réductrice pour le fonctionnement de sa pensée.

Gardiens de la Vérité, les professeurs président au recrutement des agents et interviennent à tous les niveaux du système scolaire.

Leur rôle consiste à déceler les aptitudes des élèves. Ce sont les *karattis* des séminaires de Potu, qui rédigent des rapports³³ et dressent des listes d'aptitude sur lesquelles le roi nomme aux postes de l'État. Tout à fait luthérienne, cette idée de Holberg

²⁸ Avec la notable exception du chapitre VIII, sur lequel nous reviendrons plus tard.

²⁹ Chapitre XIII. Pour le contexte sur le récit, nous renvoyons aux études citées dans la première note de ce travail.

³⁰ *Voyage...*, p. 206.

³¹ Pour une présentation, v. Jacques Proust, *L'Encyclopédie*, Paris, Colin, 1965, 220 p.

³² « Les savants et les illettrés se distinguent les uns des autres par les vêtements et les mœurs, mais surtout par des religions différentes ; la plupart ne croient qu'en un seul Dieu, d'autres en revanche font le culte de plusieurs saints et saintes. Les divinités principales des savants sont Apollon, Minerve, les neuf Muses et d'autres dieux ou demi-dieux que les poètes invoquent s'ils veulent se déchaîner », *Voyage...*, p. 206.

³³ Auxquels l'auteur donne le nom de *testimonium* (*Voyage...*, p. 52).

fait évidemment penser au pacte de soumission de Pufendorf³⁴. Chez quelqu'un qui semble tout remettre en cause, elle peut surprendre, si l'on oubliait qu'en fait elle est caractéristique des auteurs luthériens, pour lesquels le souverain applique la loi de Dieu³⁵.

Et c'est peut-être un souvenir de la « sainte ignorance » chère à saint Bernard, ou une saillie de plus contre la frivolité de son siècle, qui pousse Holberg à écrire qu'à Potu, le juge suprême³⁶ nommé quatre ans avant le passage de Niels dans l'endroit est une jeune fille du nom de Palmka, qui avait ébloui les *karattis* « car sa capacité d'analyse était si lente qu'elle comprenait à peine ce qu'on ne lui avait pas répété au moins trois ou quatre fois. Mais dès qu'elle avait saisi ce qu'on lui disait, elle se livrait corps et âme à sa tâche, et elle élucidait si remarquablement les questions les plus difficiles que tous ses jugements étaient aussitôt considérés comme des oracles³⁷... » En tout cas, la critique est au vitriol et doit bien sûr se lire à la fois au premier degré et en contre-point : les juges de la surface³⁸ ne comprennent rien et rendent des sentences absurdes, qui ne sauraient être discutées.

Ludvig Holberg présente quatre sortes de professeurs.

Les premiers sont des maîtres individuels, des sortes de précepteurs, comme le professeur de langue³⁹ dont Niels Klim suit la formation pendant 6 mois, ce qui lui permet de participer à une conversation avec les autochtones. Faut-il, ici aussi, voir une sorte de regard en abyme avec la fin de l'ouvrage lorsque, dégrisé par ses excès et vaincu par son échec, Niels Klim revient en Norvège et reste « longtemps étendu et sans connaissance, terrassé par la chute et cette étrange métamorphose qui changent le fondateur d'une Cinquième Monarchie en pauvre bachelier affamé⁴⁰ » et s'interroge en ces termes : « J'étais il y a peu monarque ; à présent, pouvais-je m'espérer écolier ou maître d'école dans ma patrie ? »

Les deuxièmes sont professeurs dans une institution. Ceux de lycée doivent posséder une vertu essentielle : la patience, qui vient compléter l'honnêteté et l'érudition. Et Niels Klim rapporte le cas de Joktan Hu qui, pour obtenir un poste de professeur, a fait dresser un acte écrit par ses voisins de la ville de Posko, dans lequel ces derniers certifient qu'il « a vécu quatre années en compagnie d'une femme adultère, et a enduré cette épreuve avec patience et montré tant de placidité en supportant cette calomnie que nous l'estimons parfaitement digne du poste vacant au rectorat, d'autant

³⁴ V. J. Bouineau, *Traité...*, *op. cit.*, p. 318.

³⁵ On trouve la même chose chez Carolus Lundius ; cf. Jacques Bouineau, « Carolus Lundius et l'Antiquité », actes du XVII^e colloque de l'Association française des historiens des idées politiques, 12-13 mai 2005, PU d'Aix-en-Provence, 2006, p. 45-58.

³⁶ « *Kaki* », dans la langue de Potu.

³⁷ *Voyage...*, p. 26.

³⁸ Tel est le mot qu'utilise régulièrement Ludvig Holberg pour qualifier les humains vivant sur terre, par opposition aux habitants du monde souterrain parmi lesquels il fait évoluer Niels Klim.

³⁹ *Voyage...*, p. 28.

⁴⁰ *Voyage...*, p. 233.

plus que son savoir est à la hauteur de sa conduite⁴¹. » Aux dires de l'auteur, passée la surprise qui avait failli « faire mourir de rire le Roi », celui-ci l'avait effectivement nommé. Sa pédagogie et sa conduite furent des modèles et on chercha à l'imiter. Et ceci parce que la plupart des élèves « le considéraient davantage comme un père que comme un supérieur⁴². » Car le professeur doit aussi posséder une autre vertu : l'expérience ; ce n'est donc que dans la troisième phase de sa vie⁴³ que l'arbre peut prétendre l'exercer.

Les troisièmes sont les professeurs d'université, dont le contre-modèle est évidemment le *polyhistor*, ce qui explique que chaque année le professeur doive fournir des preuves de son savoir⁴⁴.

La quatrième semble être un personnage unique sous la plume de Ludvig Holberg – ce qui en fait paradoxalement une sorte de *polyhistor* – ; il s'agit du précepteur du prince héritier. Mais l'auteur nous dit qu'il est le précepteur « le plus fiable » de tout le royaume, ce qui est bien la moindre des choses pour s'adresser à un enfant exceptionnel qui, « à six ans, faisait déjà preuve d'une intelligence prodigieuse et de vertus remarquables. Il avait déjà six branches, alors que personne ne naissait avec plus de cinq branches, les autres poussant avec l'âge⁴⁵. »

L'examen des structures d'enseignement nous a permis de toucher du doigt les convictions pédagogiques de Ludvig Holberg et surtout de comprendre comment un Norvégien des Lumières, pris entre des cultures diverses, mais animé d'une sensibilité scandinave, peut en venir, au lieu de simplement critiquer les dysfonctionnements d'un système, à chercher à le repenser à un point tel qu'il fait passer le rapport d'enseignement d'un mode vertical à un mode horizontal. C'est à ce mouvement que nous souhaiterions nous attacher maintenant, en envisageant d'abord la nature de la critique que l'auteur porte à l'enseignement académique, avant de voir les vertus qui, selon lui, peuvent découler d'un enseignement pratique.

Scandinave ayant subi le poids de la culture de l'École, issue d'une récupération religieuse des Anciens, Ludvig Holberg n'a pas de mots assez durs quand il parle du corpus académique ou des méthodes d'enseignement de l'université de son temps.

Pour être fidèle à l'esprit de cette rencontre, nous distinguerons les disciplines enseignées à l'adresse de tous de celles qui constituent l'enseignement du prince.

Luthérien convaincu, Holberg stigmatise d'abord et avant tout le ridicule religieux, derrière lequel on reconnaît sans peine le catholicisme, sans qu'il émette

⁴¹ *Voyage...*, p. 52.

⁴² On retrouvera une orientation pédagogique comparable chez William Godwin (J. Bouineau, « William Godwin : ni Antiquité, ni propriété », XXVI^e colloque de l'AFHIP (Toulouse les 17 et 18 mai 2018), Aix-en-Provence, PUAM, 2019, p. 241-244.

⁴³ « Pour expliquer cette particularité, il faut préciser que l'existence des arbres se déroule en trois phases. La première est l'enseignement que leur dispense le Conseil d'État ; la deuxième est l'application pratique de ce qu'ils ont appris, et la troisième leur vaut d'enseigner aux autres, lorsqu'ils ont brillamment rempli leurs fonctions », *Voyage...*, p. 82.

⁴⁴ Nous développerons ce point dans la deuxième partie.

⁴⁵ *Voyage...*, p. 71.

jamais la moindre critique sur les religions souterraines, dès lors qu'elles peuvent être assimilées au luthéranisme⁴⁶. C'est ainsi qu'un « malfaiteur⁴⁷ » a subi une saignée pour « avoir ouvertement disserté sur Dieu et le divin ». L'occasion est propice pour Niels Klim pour conclure que dans le royaume de Potu les théologiens et métaphysiciens qui, en surface, passent leur temps à disserter sur Dieu, seraient ici envoyés à l'asile de fous⁴⁸. On n'enseigne donc pas la théologie dans le monde souterrain : dans le pays des Qvamites, c'est totalement inutile car ceux-ci « ne niaient pas l'existence de Dieu, mais ne se préoccupaient guère de la prouver : c'était ainsi, leurs parents avaient cru la même chose, et cette seule connaissance faisait leur théologie⁴⁹. »

Au demeurant, on comprend bien que, pour Holberg, la plupart des enseignements sont inutiles. Chez les Qvamites, qui sont certes des primitifs, la morale tient en une formule : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'autrui te fasse⁵⁰ ! ». En revanche, leur conscience de la loi se résumant aux ordres de l'empereur, il leur apporte « science et lumière⁵¹ ».

En revanche, il existe des enseignements utiles, primordiaux même. C'est ainsi qu'après sa victoire sur les Tanaquites, il a un objectif : « résorber une fois pour toutes la barbarie dans laquelle les Qvamites avaient sombré. Les difficultés surgirent aussitôt pour créer un enseignement des sciences, car ce que j'avais appris en Europe, en l'occurrence le latin et quelques notions de grec, ne m'étaient plus ici d'aucune utilité. Je me vis donc contraint d'appeler, du pays de nos ennemis, douze tigres érudits⁵² », auxquels il va donc confisquer la bibliothèque, comme nous l'avons vu plus haut. Le décor est planté : contre un enseignement sclérosé et inutile reposant sur le grec et le latin, il convient de faire prévaloir un enseignement scientifique ; en un mot : la (nouvelle) Vérité contre l'obscurantisme, que le *Voyage de Tanian* lui permet de brocarder sans retenue⁵³.

⁴⁶ Sur ce point, v. Jacques Bouineau, « Ludvig Holberg et la question religieuse », *op. cit.*

⁴⁷ *Voyage...*, p. 35.

⁴⁸ « Qu'advierait-il de nos métaphysiciens qui, tout fiers de leurs spéculations transcendantes, se tiennent pour les plus intelligents que la plupart des mortels, au point de se croire eux-mêmes mi-divins ? », *Voyage...*, p. 36.

⁴⁹ *Voyage...*, p. 184. Il faut ici se souvenir de ce qu'écrivit Pufendorf dans son abrégé du *Droit de la nature et des gens*, qui a pour titre *Les devoirs de l'homme et du citoyen tels qu'ils sont prescrits par la loi naturelle* (publié un an après le précédent, soit en 1673), au ch. IV intitulé « Devoirs envers Dieu » : « ... on doit éviter toute recherche curieuse et subtile sur la nature de Dieu et sur les voyes secrètes de sa Providence ; car ce seroit vouloir renfermer la Divinité dans les bornes étroites de notre foible Raison », p. 122.

⁵⁰ *Voyage...*, p. 184, formule promise à un très brillant avenir.

⁵¹ *Voyage...*, p. 185.

⁵² *Voyage...*, p. 194-195.

⁵³ « Les domaines savants auxquels s'intéressent les Européens concernent les bottes, souliers, pantouffles, colliers et capes de peuples antiques et disparus depuis longtemps. Des sciences, religieuses comme profanes, ils ne jugent pas eux-mêmes, mais reprennent à leur compte les opinions des autres. Une fois qu'ils en ont arrêté une, ils s'y accrochent aussi solldement qu'une hûtre à son rocher. Ils disent qu'ils ne croient pas ce qu'ils savent pourtant attesté... », *Voyage...*, p. 201.

Ceci dit, l'enseignement doit évidemment débiter par un apprentissage des lettres. Dans le pays des Merveilles, où « les enfants ressemblent aux instruments que nous appelons violons⁵⁴ », la formation débute à 4 ans pour des enfants qui « sont envoyés à l'école pour apprendre à pincer les cordes et à les frotter ». Mais Holberg ne développe guère son plan d'éducation, peut-être parce que convaincu de procéder à un enseignement par « découvertes », il laisse à ses élèves la possibilité de butiner, comme cela se pratique aujourd'hui dans plusieurs universités du Nord de l'Europe.

En revanche, il porte une grande attention à l'éducation du prince héritier, puisqu'il imagine que son précepteur a fait rédiger à son attention un traité sur les mœurs et la constitution, intitulé « *Mahalda Libab Helit*, ce qui, en langue souterraine, signifie : « L'État de grâce⁵⁵. » La philosophie de l'ouvrage se développe autour des thèmes suivants : limitation de l'arbitraire, défense du bien commun, lien entre propriété et « citoyenneté⁵⁶ », méfiance envers les courtisans, *exemplum* que doit représenter le roi, nécessité d'écouter les conseils donnés par des conseillers bien choisis en fonction de leur talent et de leur piété, qui sont des thèmes soit convenus dans les *Miroirs aux princes*, soit des idées à la mode. Il en est cependant qui méritent d'être relevés : « Aucun citoyen ne doit être considéré comme entièrement dépourvu de talents⁵⁷ », où l'on trouvera peut-être l'origine de la formule dont l'administration américaine qualifie les faibles d'esprit : « *Other talents* ». Un autre domaine mérite d'être signalé : l'aspect social. Le roi doit à ce titre fournir du travail à tous, mais la mesure est justifiée par le danger que font courir les inactifs, même si Ludvig Holberg écrit un peu plus loin qu'il faut maintenir l'égalité entre les sujets, mais là encore il faut pondérer la portée de l'argument, car il écrit à la suite : « bien qu'il puisse tirer des avantages à entretenir une sorte de jalousie parmi eux⁵⁸. » Et quand il stipule que les monastères peuvent accueillir les « arbres les plus âgés et décrépits⁵⁹ », il ne faut pas voir que l'aspect social de la mesure, mais également le coup de griffe porté aux établissements catholiques, car il avait dit juste avant « Personne ne doit donc être recueilli dans un monastère ou quelque autre établissement de ce royaume en dehors des arbres les plus sérieux et méritants, qui peuvent soit servir l'État grâce à leur travail manuel, soit honorer leur société par leur savoir et leur science. »

Quoi qu'il en soit, l'importance du précepteur est primordiale aux yeux de Ludvig Holberg, puisqu'il fait écrire dans le *Mahalda Libab Helit* : « Ce qu'on apprend dans la jeunesse forge pour la suite notre personnalité. Il faut d'abord éduquer les enfants sur la Nature. Le professeur doit aimer sa patrie ; toutes les règles qu'il

⁵⁴ *Voyage...*, p. 170.

⁵⁵ *Voyage...*, p. 71.

⁵⁶ Le mot est de nous. Voici ce qui est écrit : « Le Roi ne doit admettre personne dans son royaume qui ne possède pas de terres ni de propriétés, car ces avantages sont au bénéfice de la patrie ; et ceux qui, par contre, n'y possèdent rien, ne considèrent celle-ci que comme un lieu de passage », *Voyage...*, p. 72.

⁵⁷ *Voyage...*, p. 72.

⁵⁸ *Voyage...*, p. 74.

⁵⁹ *Voyage...*, p. 76.

enseigne au Roi doivent nourrir son affection envers ses sujets⁶⁰. » L'essentiel étant en fait d'appliquer la juste mesure, si chère à Aristote et dont Ludvig Holberg ne se réclame évidemment pas, mais qui transpire dans les deux derniers articles de son traité, que plusieurs hommes politiques contemporains tireraient grand profit à méditer : « Lorsqu'une réforme s'impose, on doit agir avec beaucoup de prudence. Vouloir réduire par la force tous les vieux maux d'un seul coup revient à prescrire à un même malade vomitif, laxatif et saignée à la fois » et « Ceux qui ont la hardiesse de tout promettre et de s'occuper de régler plusieurs affaires en même temps, sont soit des fous qui ne connaissent ni leur propre force ni la valeur des choses, soit des imposteurs qui ne pensent qu'à leur propre bien être. L'intelligent éprouve sa force avant d'accepter une charge, et le vrai citoyen est incapable d'agir à la légère quand il s'agit du bien commun⁶¹. » Mais derrière cet énoncé se dissimule une fois de plus une violente critique contre l'université de son temps, puisque Ludvig Holberg fait dire à Niels Klim que les « Kispusianiens, ce peuple si intelligent⁶² », avaient bien raison de penser qu'il ignorait tout du fondement de l'État ; il estimait n'avoir jamais été correctement formé, car « de professeurs qui jamais n'avaient rêvé trône ni sceptre, j'avais reçu un enseignement plus propre à une tâche de pasteur ou de capelan ; et mes études, limitées à un système théologique, des notions de métaphysique, me prédisposaient peu à mon rôle actuel : seul maître de deux empires et d'une dizaine de royaumes. »

À cet enseignement pratique, qui rejette « le latin et les sottises », pour parler comme Diderot, s'ajoutent des méthodes nouvelles, qui consistent en la suppression du latin et des châtiments corporels. Et une fois encore, même s'il en existe qui croient encore de nos jours aux vertus des humanités et qui souhaitent leur maintien, bien peu vraisemblablement demeurent des adeptes des châtiments corporels. Et l'on serait donc tenté de mener un raisonnement comparable à celui que l'on a établi plus haut entre l'égalité des sexes et le racisme : comment Holberg peut-il être à la fois moderne et aveuglé ? Une fois encore, nous pensons qu'il convient de mener le raisonnement autrement : dans les deux cas (suppression des humanités et des châtiments corporels), l'auteur attaque ce qui avait cours à son époque. Il va donc pouvoir écrire : « ... on ne doit jamais, en effet, par sa sévérité ou son emportement provoquer d'hostilité chez les jeunes en les réprimandant et en faisant usage de punitions corporelles déplacées⁶³. » Et sans vouloir en aucune manière justifier les châtiments corporels, nous constaterons simplement que sa disposition d'esprit ouvre une nouvelle manière de réfléchir, que Rousseau développera dans l'Émile.

C'est en vérité tout un système que Ludvig Holberg veut mettre à bas, car fondé sur du vent, de la prétention et surtout sur la supercherie du message catholique. Il faut lire pour cela le passage dans lequel il raconte les combats entre orateurs qui ont lieu à Keba, et qu'il compare aux combats de coqs « moyennant prises de

⁶⁰ *Voyage...*, p. 73.

⁶¹ *Voyage...*, p. 76.

⁶² *Voyage...*, p. 228.

⁶³ *Voyage...*, p. 52.

paris et fixations de gains⁶⁴. » Il se souvient brutalement des joutes universitaires, auxquelles il a lui-même participé et où il s'enorgueillissait d'avoir triomphé⁶⁵. La méthode est ici proche de celle de Thomas More quand il décrit la révélation qui atteint les Anémoliens⁶⁶ venus en ambassade chez les Utopiens et constatant que l'or, qui faisait leur fierté, y était en Utopia totalement méprisé⁶⁷. Mais le message est également parfaitement classique : il existe une Vérité immanente, qui vient de Dieu⁶⁸ et qui doit triompher de l'erreur manifeste, représentée ici par un enseignement de type scolastique.

Plus encore qu'au niveau de l'enseignement théorique, Ludvig Holberg va pouvoir livrer sa conception de l'enseignement en observant les modalités pratiques de sa mise en œuvre. Ce qu'il souhaite c'est une refonte radicale des disciplines enseignées parallèlement à une nouvelle manière de concevoir l'enseignement.

Le chapitre VIII du *Voyage de Niels Klim* est tout entier consacré aux universités de Potu, et constitue bien entendu une référence de choix pour notre propos.

Trois villes du royaume, Potu, Keba et Nahami comportent des universités. On y enseigne l'histoire, l'économie, les mathématiques et le droit. Il faut donc d'abord constater qu'il n'existe pas de faculté de théologie, ce qui constitue naturellement une attaque contre l'enseignement universitaire européen de son temps. Mais on ne rencontre pas non plus de médecine, « car les arbres, vivant sainement, ne savent presque rien sur les maladies du corps⁶⁹ ». Et surtout on ne rencontre pas de facultés de « métaphysique » ou de « sciences transcendantes » car « ainsi que je l'ai indiqué précédemment, ceux qui en disputent, comme des propriétés des anges et de la nature de l'âme, sont saignés et conduits à l'hôpital ou à l'asile. »

Si l'on résume que reste-t-il ? Un enseignement technique à base de mathématiques et d'économie. Assurément le nouveau monde, qui a aujourd'hui pris quelques rides mais qui continue à se présenter comme tel, est né. Comme on sait la mathématique est à la base de tout le système informatique⁷⁰ et l'économie constitue l'épine dorsale du néo-libéralisme. Il reste donc à savoir quelle place Ludvig Holberg assigne à l'histoire et au droit. Le texte ne donne pas de précisions sur le contenu de l'enseignement de l'histoire et l'on ne peut donc qu'offrir des hypothèses. La première consiste

⁶⁴ *Voyage...*, p. 31.

⁶⁵ « J'eus plusieurs fois l'occasion d'assister à ces jeux, et je les observai toujours d'un œil chagrin car je jugeais à la fois indécent et blasphématoire de transformer en jeu théâtral ces exercices qui sont le fleuron de nos universités », *Voyage...*, p. 32.

⁶⁶ Dont le nom vient d'*anemolios*, qui signifie « vide comme le vent ».

⁶⁷ *Utopia*, Liv. II, p. 75 (éd. réalisée par Marcelle Bottigelli, Paris, Flammarion « Librio », 2011, 127 p.)

⁶⁸ C'est aussi ce qu'écrit Pufendorf, *Les devoirs...*, *op. cit.*, ch. III, p. 100 (Dieu est l'auteur de la loi naturelle), et p. 108-109 (Dieu existe et quiconque le nie se rend coupable d'athéisme, ce qu'il faut punir avec les « plus rigoureux supplices »).

⁶⁹ *Voyage...*, p. 77.

⁷⁰ On pourra se reporter à l'introduction de Jacques Bouineau, « Antiquité et territoires connectés », conférence prononcée à l'occasion de la rencontre des académies de l'ouest de la France, La Rochelle, 15 juin 2019, en attente de publication.

en ceci qu'à l'époque de l'auteur, l'enseignement de l'histoire est conçu comme un récit de la création, puisque l'on commence par l'histoire sainte pour continuer par l'histoire des hommes. En raison de ses critiques généralisées contre l'enseignement de son temps, on peut imaginer que Ludvig Holberg ne souhaite pas un enseignement de cette nature, mais d'un autre côté, en tant que luthérien, on peut penser que, fidèle à ce qu'enseigne Pufendorf, il est convaincu que la religion luthérienne est « naturelle » et que l'enseignement de l'histoire pourrait lui permettre de légitimer dans le temps son système qu'il présente comme naturel⁷¹. Quand au second, le droit, d'une part parce qu'il rejette l'enseignement philosophique, d'autre part parce qu'il appartient à une culture dans laquelle le droit est avant tout un ensemble de règles empiriques, on peut légitimement penser qu'il ne le conçoit pas comme une philosophie sociale, mais comme un ensemble de règles de conduite pratiques. Cela se vérifie d'ailleurs si l'on se reporte à la manière qu'il a de présenter l'acquisition des capacités juridiques, quand il évoque la participation de six jeunes juristes (des poulains) qui participent à un procès pour y acquérir la connaissance des procédures judiciaires⁷².

En revanche, il ne sera pas inutile de se rappeler que l'enseignement du prince héritier était constitué d'un enseignement religieux, d'histoire, de mathématiques et de philosophie morale. C'est-à-dire que l'on enseigne au prince les ressorts du moteur du monde et aux autres le fonctionnement du monde. Ne serait-ce pas là une des premières manifestations de l'enseignement « à l'américaine », tellement opposé au service public d'enseignement supérieur imaginé par la France ?

Cette vision très politique de l'enseignement est renforcée quand on y ajoute le contrôle de la production scientifique : « Là-bas, personne n'était autorisé à écrire de livre avant d'avoir dépassé sa trentième année et été reconnu digne du poste de recteur de l'académie des sciences⁷³. » Ce qui peut nous apparaître comme une sorte de censure est présenté comme un remède aux abus de l'université qu'a connue Niels Klim, où l'on écrit sur tout et n'importe quoi sans en avoir la compétence⁷⁴. Du reste, quand il fonde la cinquième monarchie chez les Qvamites, il va commencer par mettre sur pied un enseignement de type militaire : dresser et monter les chevaux, fabriquer des armes, apprendre le tir⁷⁵.

En somme, l'idéal de Ludvig Holberg se trouve dans un enseignement de type pratique, fondé sur une sorte d'évidence de l'ordre naturel, qui n'a pas à être enseigné sauf au gouvernant. Et l'on ne peut s'empêcher de voir une triste anticipation à 1984

⁷¹ Et d'ailleurs la place assignée à l'histoire dans l'enseignement du prince héritier, que l'on va aborder juste après, vient confirmer cette hypothèse.

⁷² *Voyage...*, p. 179.

⁷³ *Voyage...*, p. 79.

⁷⁴ « Par conséquent, les écrivains qui percent sont rares, mais instruits et bien préparés. Je pris donc bien garde de ne dire à personne que j'avais écrit cinq ou six traités scientifiques avant même d'avoir atteint l'âge mûr, par crainte d'être la risée de tous », *ibidem*.

⁷⁵ *Voyage...*, p. 190-191 et 215.

et au *Meilleur des mondes* ; il y a là en tout cas une fort belle matière à réflexion sur les évolutions en cours de notre système universitaire.

Les études doivent être brèves et limitées. C'est-à-dire que chacun possède une discipline de prédilection et la capacité des professeurs va être sans cesse évaluée : tous les ans, chaque professeur doit redémontrer sa compétence⁷⁶ : le professeur de d'histoire doit traiter d'une période de l'histoire, ceux de mathématiques et d'économie doivent présenter une ou deux découvertes, le juriste doit faire un discours « éloquent et juste ». Ludvig Holberg ne précise pas qu'elle doit être l'instance d'évaluation⁷⁷, ni qui évaluera l'évaluateur. On a aussi la surprise de constater l'existence d'un professeur de philosophie, qui « doit résoudre un problème de morale ». Certes, l'auteur évoque le *madik*⁷⁸, professeur de philosophie du lycée de Potu mais c'est la seule occurrence de cette discipline, en dehors de l'apprentissage que l'on dispense au prince héritier. A notre avis, cette apparition de la philosophie à l'université ressemble simplement à une erreur d'écriture de la part de Ludvig Holberg.

Par ailleurs, l'auteur critique le ton académique des professeurs de la surface, qu'il désigne du nom générique de « philosophes », ce qui corrobore l'hypothèse de l'erreur que nous émettions juste avant. Il pense que l'enseignement doit être attractif et que pour cela le professeur doit agrémenter son cours de « récits fort plaisants », à l'image de ce que font les Potuans.

La critique des universités de surface est donc double : sur le fond et sur la forme. Peut-on aller jusqu'à voir chez Holberg l'apparition d'une sensibilité nouvelle, de type nordique, qui a envahi aujourd'hui les instances universitaires qui soumettent leurs professeurs à des rapports, des objectifs de performance, voire des « contrats d'objectifs et de performance » qui fleurissent dans les universités les plus engagées dans ce processus, des documents à « renseigner⁷⁹ » ? Jusqu'à naguère encore, et depuis la disparition de l'inspection des facultés de droit qui jouait surtout un rôle politique⁸⁰, on semblait considérer que les professeurs avaient suffisamment fait leurs preuves en passant l'agrégation et qu'il était inutile de vérifier ce que l'on savait déjà. Les abus de certains⁸¹ et un changement des mentalités ont opéré un bouleversement

⁷⁶ *Voyage...*, p. 78.

⁷⁷ Comme c'est au recteur de l'académie des sciences de juger des compétences des étudiants (*Voyage...*, p. 77), on peut supposer qu'il lui incombe a fortiori de se prononcer sur la compétence de son corps enseignant.

⁷⁸ *Voyage...*, p. 33.

⁷⁹ Les guillemets sont de rigueur car la novlangue utilise le verbe dans un sens qui n'existe ni chez Littré ni chez Robert, mais que l'on trouve sur Google en recherchant le sens du mot ; toutefois, l'Académie française ne l'a pas encore autorisé dans le sens en question (<http://www.academie-francaise.fr/renseigner-un-formulaire>) (consulté le 1 VIII 19).

⁸⁰ Jacques Bouineau, « Charles Giraud (1802-1881) », *Revue d'Histoire des Facultés de Droit et de la Science Juridique* n° 20, 1999, p. 121-145, qui contient plusieurs références d'ordre bibliographique.

⁸¹ « Il faut tout de même reconnaître que les Docteurs et les maîtres de conférences de la surface ont bien plus de dextérité et d'expérience que nos savants souterrains, car il y a des professeurs de langues et de

complet en disqualifiant une parole académique dont la verticalité ne correspond plus aux canons du jour.

On se trouve donc en présence d'un enseignement très contrôlé sous des atours de liberté bonne enfant. Caractère au demeurant renforcé par les « professeurs de bon goût⁸² », qualifiés de *Syla-Makatti* (ce qui, en langue potuane, signifie « épurateur de bibliothèques ») dont la mission est de veiller à ce que les « futilités... n'obstruent pas les pensées des jeunes », c'est-à-dire qu'ils doivent veiller d'une part à ce que des « écrivains vulgaires dont la lecture altère la sensibilité » ne soient ni édités ni lus, et d'autre part à extirper des ouvrages ce qui va contre le « bon sens ». Ce détail doit être noté, car la censure ne s'exerce pas au nom d'un système idéologique en apparence, mais au nom de ce qui va contre la simple raison évidente ; trois siècles après Holberg, le maître mot de la conduite des hommes dans un sens qu'il n'est pas permis de discuter se résume aux fameuses quatre lettres anglaises TINA.

Au terme de l'enseignement, la sélection se fait en vertu des mérites réels de chacun. Cette manière de faire n'a pas toujours existé dans le monde souterrain, et Niels Klim, qui a eu connaissance des *Annales mézendoriques*, a pu y lire que 300 ans avant son voyage au pays de Mézendore, il y avait eu dans ce royaume une pratique funeste qui l'avait totalement ruiné : l'attribution des hauts postes « à tous ceux qui avaient accompli un exploit ou brillaient par telle ou telle vertu⁸³ », c'est-à-dire une attribution des emplois au jugé, qui avait permis à un bouc philosophe de devenir trésorier, en raison de son obstination, et à un chameau⁸⁴ de devenir professeur d'université, en raison de ses mœurs distinguées et de sa souplesse de caractère. Ici encore, on mesure l'attaque contre les attributions des places et distinctions, dont au demeurant Holberg avait fini par être bénéficiaire.

Pour éviter des nominations discrétionnaires, il convient donc d'instaurer un système d'examens, fondé non pas sur les apparences, mais sur le sérieux des candidats. Or on se souvient peut-être qu'au pays de Potu, la lenteur d'esprit est une marque de vertu, contrairement à ce qui se passe en surface où l'on apprécie la vivacité d'esprit. C'est ainsi qu'après avoir été examiné, à l'issue de ses études au lycée, Niels Klim n'est jugé apte qu'à être « courrier de Sa Majesté⁸⁵ ».

Certes, Ludvig Holberg est un homme de son temps, marqué par les immixtions de toute nature de la part du pouvoir royal d'abord, puis de la part du *riksdag* au

sciences qui enseignent non seulement ce qu'eux-mêmes ont appris, mais aussi ce qu'ils ne comprennent pas... », *Voyage...*, p. 208.

⁸² Qui sont évoqués, p. 82-83.

⁸³ *Voyage...*, p. 175.

⁸⁴ Un « caméléon » dans l'édition de 1949. Dans la traduction en danois de Jens Baggesen, *Ludvig Holberg – Niels Klims underjordiske reise*, Kiøbenhavn, trykt hos Johan Frederik Schultz, 1789, republiée chez Gyldendals Trane-Klassikere en 1968, 306 p., le mot est *Chamæleon* (p. 213), ce qui est conforme à l'édition latine de 1745 de l'*Iter subterraneum...*, *op. cit.*, p. 263, où il est écrit *Chamæleon*.

⁸⁵ *Voyage...*, p. 36-37.

moment du *Frihetstiden*, c'est-à-dire après 1718⁸⁶, à l'époque où le *Voyage...* est écrit, mais le procédé littéraire est habile puisqu'il permet de lancer le récit et de trouver un prétexte pour décrire l'ensemble des pays du monde souterrain, que Niels Klim va donc parcourir pour le compte du roi de Potu.

À l'issue des examens, la cérémonie de remise des diplômes ne doit jamais être confondue « avec d'autres pratiques moins convenantes⁸⁷ », c'est-à-dire qu'elle ne doit pas être ridicule, ce qui dit clairement que Ludvig Holberg trouve les cérémonies universitaires de son temps grotesques. Pour en dépeindre le ridicule, il va choisir de présenter une séance de soutenance de thèse⁸⁸ au pays des singes, en tout point désopilante et grotesque avant de la clore par ces mots : « Dans notre monde, je n'ai jamais vu de promotion plus académique, ni de candidat plus légitimement élevé au grade de Docteur. » Parodie tout à la fois d'une soutenance de thèse et d'une messe solennelle, cette fresque achève d'un trait de plume la démonstration de toute l'inanité où l'on se trouve de passer son temps à du vent et, somme toute, Ludvig Holberg est cohérent non seulement avec sa volonté de renverser l'ordre établi, mais encore d'éradiquer ce que l'on désignera sous la Révolution française du nom de « mômeries ».

⁸⁶ Sur ce sujet, l'exemple donné par Henri Desfeuilles, *Le pouvoir de contrôle des parlements nordiques*, Paris, LGDJ, 1973, p. 285 à propos de ce qui a cours dans la Banque de Suède est parfaitement éclairant.

⁸⁷ *Voyage...*, p. 78, que nous préférons traduire par « peu convenables » à l'image de la traduction danoise de Jens Baggesen, *op. cit.*, p. 95, qui utilise *usømmelige* (c'est-à-dire *usømmelige*), plus conforme au texte original (*exercitia parum decentia*, p. 110 de l'édition de 1745).

⁸⁸ *Voyage...*, p. 146-148.